

Lecture analytique

La Curée, extrait5

« Aristide Rougon s'abattit sur Paris la curée chaude dont la ville allait être le théâtre, »

Extrait 4

Aristide Rougon s'abattit sur Paris, au lendemain du 2 décembre, avec ce flair des oiseaux de proie qui sentent de loin les champs de bataille. Il arrivait de Plassans, une sous-préfecture du Midi, où son père venait enfin de pêcher dans l'eau trouble des événements une recette particulière longtemps convoitée. Lui, jeune encore, après s'être compromis comme un sot, sans gloire ni profit, avait dû s'estimer heureux de se tirer sain et sauf de la bagarre. Il accourait, enrageant d'avoir fait fausse route, maudissant la province, parlant de Paris avec des appétits de loup, jurant « qu'il ne serait plus si bête » ; et le sourire aigu dont il accompagnait ces mots prenait une terrible signification sur ses lèvres minces. Il arriva dans les premiers jours de 1852.

Il amenait avec lui sa femme Angèle, une personne blonde et fade, qu'il installa dans un étroit logement de la rue Saint-Jacques, comme un meuble gênant dont il avait hâte de se débarrasser. La jeune femme n'avait pas voulu se séparer de sa fille, la petite Clotilde, une enfant de quatre ans, que le père aurait volontiers laissée à la charge de sa famille. Mais il ne s'était résigné au désir d'Angèle qu'à la condition d'oublier au collège de Plassans leur fils Maxime, un galopin de onze ans, sur lequel sa grand-mère avait promis de veiller. Aristide voulait avoir les mains libres ; une femme et une enfant lui semblaient déjà un poids écrasant pour un homme décidé à franchir tous les fossés, quitte à se casser les reins ou à rouler dans la boue.

Le soir même de son arrivée, pendant qu'Angèle défaisait les malles, il éprouva l'âpre besoin de courir Paris, de battre de ses gros souliers de provincial ce pavé brûlant d'où il comptait faire jaillir des millions. Ce fut une vraie prise de possession. Il marcha pour marcher, allant le long des trottoirs, comme en pays conquis. Il avait la vision très nette de la bataille qu'il venait livrer, et il ne lui répugnait pas de se comparer à un habile crocheteur de serrures qui, par ruse ou par violence, va prendre sa part de la richesse commune qu'on lui a méchamment refusée jusque-là. S'il avait éprouvé le besoin d'une excuse, il aurait invoqué ses désirs étouffés pendant dix ans, sa misérable vie de province, ses fautes surtout, dont il rendait la société entière responsable.

Mais à cette heure, dans cette émotion du joueur qui met enfin ses mains ardentes sur le tapis vert, il était tout à la joie, une joie à lui, où il y avait des satisfactions d'envieux et des espérances de fripon impuni. L'air de Paris le grisait, il croyait entendre, dans le roulement des voitures, les voix de Macbeth, qui lui criaient : Tu seras riche ! Pendant près de deux heures, il alla ainsi de rue en rue, goûtant les voluptés d'un homme qui se promène dans son vice. Il n'était pas revenu à Paris depuis l'heureuse année qu'il y avait passée comme étudiant.

La nuit tombait : son rêve grandissait dans les clartés vives que les cafés et les magasins jetaient sur les trottoirs ; il se perdit. Quand il leva les yeux, il se trouvait vers le milieu du faubourg Saint-Honoré. Un de ses frères, Eugène Rougon, habitait une rue voisine, la rue de Penthièvre. Aristide, en venant à Paris, avait surtout compté sur Eugène qui, après avoir été un des agents les plus actifs du coup d'État, était à cette heure une puissance occulte, un petit avocat dans lequel naissait un grand homme politique. Mais, par une superstition de joueur, il ne voulut pas aller frapper ce soir-là à la porte de son frère. Il regagna lentement la rue Saint-Jacques, songeant à Eugène avec une envie sourde, regardant ses pauvres vêtements encore couverts de la poussière du voyage, et cherchant à se consoler en reprenant son rêve de richesse.

Ce rêve lui-même était devenu amer. Parti par un besoin d'expansion, mis en joie par l'activité boutiquière de Paris, il rentra, irrité du bonheur qui lui semblait courir les rues, rendu plus féroce, s'imaginant des luttes acharnées, dans lesquelles il aurait plaisir à battre et à duper cette foule qui l'avait coudoyé sur les trottoirs. Jamais il n'avait ressenti des appétits aussi larges, des ardeurs aussi immédiates de jouissance.

(...) Ce mois d'attente parut interminable à Aristide. L'impatience le brûlait. Lorsqu'il se mettait à la fenêtre, et qu'il sentait sous lui le labeur géant de Paris, il lui prenait des envies folles de se jeter d'un bond dans la fournaise, pour y pétrir l'or de ses mains fiévreuses, comme une cire molle. Il aspirait ces souffles encore vagues qui montaient de la grande cité, ces souffles de l'Empire naissant, où traînaient déjà des odeurs d'alcôves et de tripots financiers, des chaleurs de jouissance. Les fumets légers qui lui arrivaient lui disaient qu'il était sur la bonne piste, que le gibier courait devant lui, que la grande chasse impériale, la chasse aux aventures, aux femmes, aux millions, commençait enfin. Ses narines battaient, son instinct de bête affamée saisissait merveilleusement au passage les moindres indices de la curée chaude dont la ville allait être le théâtre.

Rappel

Aristide Rougon dans *La Fortune des Rougon*

- *La Fortune des Rougon* prépare le destin de tous les membres de la famille. Adélaïde Fouque épouse d'abord un Rougon, qui donnera toute une descendance assoiffée d'intrigues et d'argent. Devenue veuve, elle prend comme amant le braconnier Macquart, ce sera la branche alcoolique.
- "La famille que je me propose d'étudier a pour caractéristique le débordement des appétits. [...] Historiquement, ils partent du peuple, ils s'irradient dans toute la société contemporaine, ils montent à toutes les situations".

Émile Zola, Préface de *La Fortune des Rougon*, 1871."

- À la fin de *La Fortune des Rougon*, quand la tante Dide voit son petit-fils Silvère se faire tuer, l'image de la curée est déjà là :
- "Malheureuse ! Je n'ai fait que des loups... [...] Il n'y avait qu'un pauvre enfant, et ils l'ont mangé ; chacun a donné son coup de dents [...] Ils ont tué. Et ils vivent comme des messieurs.

Émile Zola, *La Fortune des Rougon*, 1871."

Aristide Rougon/ Eugène Rougon

- Aristide Rougon est républicain, mais plus par intérêt que par conviction : il ne devient bonapartiste qu'après le coup d'État de Napoléon III (le 2 décembre 1851).
- Au contraire, son frère fait mine de défendre Plassans contre une soi-disant insurrection républicaine : Eugène Rougon, alors avocat, peut commencer une brillante carrière politique.

Ce qu'on sait déjà sur le personnage :

- Du sang des Rougon, il en porte les gènes
→ (Les Rougon : une famille qui se déchire, elle est assoiffée d'intrigues et d'argent, elle a le débordement des appétits)
- Égoïste, agit par intérêt
- Arriviste, prêt à tout pour arriver à ses objectifs
- Opportuniste
- Assoiffé d'argent

Situation du texte

Dans le deuxième chapitre de *La Curée*, Zola revient sur le passé de Saccard, qui était déjà présent dans *La Fortune des Rougon* (le premier tome du cycle), au temps qu'il s'appelait encore Aristide Rougon et vivait à Plassans, une sous-préfecture du midi. Le narrateur rappelle les circonstances du déménagement du personnage à Paris et ses aspirations à la fortune.

Le portrait d'Aristide Saccard

Aristide Rougon **s'abattit** sur Paris, au lendemain du 2 décembre, avec **ce flair des oiseaux** de **proie** qui sentent de loin **les champs de bataille**. Il arrivait de Plassans, une sous-préfecture du Midi, où son père venait enfin de **pêcher dans l'eau trouble** des événements une recette particulière longtemps **convoitée**. Lui, jeune encore, après s'être **compromis** comme un sot, sans gloire ni profit, avait dû s'estimer heureux de se tirer sain et sauf de la bagarre. Il accourait, enrageant d'avoir fait fausse route, maudissant la province, parlant de Paris avec **des appétits de loup**, jurant « qu'il ne serait plus si **bête** » ; et le sourire aigu dont il accompagnait ces mots prenait une terrible signification sur ses lèvres minces. Il arriva dans les premiers jours de 1852.

Zola rappelle les événements de *La Fortune des Rougon*

(...) où son père venait enfin de pêcher dans l'eau trouble des événements une recette particulière longtemps convoitée. Lui, jeune encore, après s'être compromis comme un sot, sans gloire ni profit, avait dû s'estimer heureux de se tirer sain et sauf de la bagarre. Il accourait, enrageant d'avoir fait fausse route, maudissant la province, parlant de Paris avec des appétits de loup, jurant « qu'il ne serait plus si bête » ; et le sourire aigu dont il accompagnait ces mots prenait une terrible signification sur ses lèvres minces (...)

Il amenait avec lui sa femme Angèle, une personne blonde et fade, qu'il installa dans un étroit logement de la rue Saint-Jacques, comme un meuble gênant dont il avait hâte de se débarrasser. La jeune femme n'avait pas voulu se séparer de sa fille, la petite Clotilde, une enfant de quatre ans, que le père aurait volontiers laissée à la charge de sa famille. Mais il ne s'était résigné au désir d'Angèle qu'à la condition d'oublier au collège de Plassans leur fils Maxime, un galopin de onze ans, sur lequel sa grand-mère avait promis de veiller. Aristide voulait avoir les mains libres ; une femme et une enfant lui semblaient déjà un poids écrasant pour un homme décidé à franchir tous les fossés, quitte à se casser les reins ou à rouler dans la boue.

Le soir même de son arrivée, pendant qu'Angèle défaisait les malles, il éprouva **l'âpre besoin** de courir Paris, de **battre** de ses gros souliers de provincial ce pavé brûlant d'où il comptait faire jaillir des millions. Ce fut une vraie **prise de possession**. Il marcha pour marcher, allant le long des trottoirs, comme en **pays conquis**. Il avait la vision très nette de **la bataille** qu'il venait livrer, et il ne lui répugnait pas de se comparer à un habile crocheteur de serrures qui, par **ruse** ou par **violence**, va **prendre sa part** de la richesse commune qu'on lui a méchamment refusée jusque-là. S'il avait éprouvé le besoin d'une excuse, il aurait invoqué ses désirs étouffés pendant dix ans, sa misérable vie de province, **ses fautes surtout, dont il rendait la société entière responsable.**

Mais à cette heure, dans cette émotion du **joueur** qui met enfin ses mains ardentes sur **le tapis vert**, il était tout à la joie, une joie à lui, où il y avait des satisfactions d'envieux et des espérances de fripon impuni. L'air de Paris le grisait, il croyait entendre, dans le roulement des voitures, les voix de Macbeth, qui lui criaient : Tu seras riche ! Pendant près de deux heures, il alla ainsi de rue en rue, goûtant les voluptés d'un homme qui se promène dans son vice. Il n'était pas revenu à Paris depuis l'heureuse année qu'il y avait passée comme étudiant.

La nuit tombait : son rêve grandissait dans les clartés vives que les cafés et les magasins jetaient sur les trottoirs ; il se perdit. Quand il leva les yeux, il se trouvait vers le milieu du faubourg Saint-Honoré. Un de ses frères, Eugène Rougon, habitait une rue voisine, la rue de Penthièvre. Aristide, en venant à Paris, avait surtout compté sur Eugène qui, après avoir été un des agents les plus actifs du coup d'État, était à cette heure une puissance occulte, un petit avocat dans lequel naissait un grand homme politique. Mais, par **une superstition de joueur**, il ne voulut pas aller frapper ce soir-là à la porte de son frère. Il regagna lentement la rue Saint-Jacques, songeant à Eugène avec une envie sourde, regardant ses pauvres vêtements encore couverts de la poussière du voyage, et cherchant à se consoler en reprenant son rêve de richesse.

Ce rêve lui-même était devenu amer. Parti par un besoin d'expansion, mis en joie par l'activité boutiquière de Paris, il rentra, irrité du bonheur qui lui semblait courir les rues, rendu plus féroce, s'imaginant des lutttes acharnées, dans lesquelles il aurait plaisir à battre et à duper cette foule qui l'avait coudoyé sur les trottoirs. Jamais il n'avait ressenti des appétits aussi larges, des ardeurs aussi immédiates de jouissance.

(...) Ce mois d'attente parut interminable à Aristide. L'impatience le brûlait. Lorsqu'il se mettait à la fenêtre, et qu'il sentait sous lui **le labeur géant de Paris**, il lui prenait des envies folles de se jeter d'un bond dans la fournaise, pour y pétrir l'or de ses mains fiévreuses, comme une cire molle. Il aspirait ces souffles encore vagues qui montaient de la grande cité, ces souffles de l'Empire naissant, où traînaient déjà des odeurs d'alcôves et de tripots financiers, des chaleurs de jouissance. Les fumets légers qui lui arrivaient lui disaient qu'il était sur **la bonne piste**, que **le gibier** courait devant lui, que **la grande chasse** impériale, la chasse aux aventures, aux femmes, aux millions, commençait enfin. **Ses narines battaient**, son **instinct de bête affamée** saisissait merveilleusement au passage les moindres indices de **la curée** chaude dont la ville allait être le théâtre.

Le portrait du personnage tel qu'il est annoncé dans *La Fortune des Rougon*, se confirme.

→ Le personnage n'a pas le sens de la famille, il est prêt à laisser tomber ses propres enfants, sa première femme Angèle (et plus tard sa deuxième femme Renée)

(on note le relâchement des liens familiaux dans le roman)

→ Il n'a pas le sens de la responsabilité

« ses fautes surtout, dont il rendait la société entière responsable. »

« en venant à Paris, avait surtout compté sur Eugène »

→ Il est machiavélique. Pour lui la fin justifie les moyens.

« il ne lui répugnait pas de se comparer à un habile crocheteur de serrures qui, par ruse ou par violence. »

→ Il est prêt à tout pour réaliser ses objectifs

« un homme décidé à franchir tous les fossés, quitte à se casser les reins ou à rouler dans la boue. »

→ Il est vil (avilissement, bassesse de l'âme, un homme qui se promène dans son vice)

« fossés, rouler dans la boue. (comme son père qui a « pêché dans l'eau trouble », « il ne lui répugnait pas de se comparer à un habile crocheteur de serrures »)

→ escroc (fripon)

→ malin (jurant « qu'il ne serait plus si bête », habile crocheteur de serrures, ruse, fripon, duper)

→ Il est assoiffé de vengeance (la richesse commune qu'on lui a méchamment refusée jusque-là)

→ **Le personnage adopte un comportement bestial**

Les métaphores animales de Saccard évoquent les images de la curée.

→ Le personnage adopte un comportement de conquérant

Les expressions évoquant les images de guerre et de la conquête

→ Le personnage adopte un comportement de joueur
Les expressions évoquant les images du jeu

→ Le personnage se réjouit dans le vice

Le vocabulaire de l'appétit de la jouissance (des appétits de loup, âpre besoin, goûtant les voluptés, aurait plaisir à battre et à duper, Jamais il n'avait ressenti des appétits aussi larges, des ardeurs aussi immédiates de jouissance).

Le vocabulaire de la joie (« le sourire aigu », « dans cette émotion du joueur qui met enfin ses mains ardentes sur le tapis vert, il était tout à la joie, une joie à lui, où il y avait des satisfactions d'envieux et des espérances de fripon impuni », « L'air de Paris le grisait »